Cheminement
un film d'Antoine Page

par Alain Bergala

(Ancien rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*, enseignant à l'Université Paris III et à la Fémis. Réalisateur de fictions et de documentaires. Conseiller cinéma à la Mission d'éducation artistique et d'action culturelle, directeur de l'Eden Cinéma. Auteur de nombreux ouvrages sur le cinéma dont *Godard au travail* dans la collection des *Cahiers du Cinéma*.)

Cheminement est du cinéma à l'état chimiquement pur, que Deleuze aurait eu du mal à classer dans l'image temps ou dans l'image mouvement. Chaque plan en soi, tel qu'il est filmé et monté, relève de toute évidence d'un cinéma de l'image-temps. On les vit un par un dans leur durée propre, ils tiennent en l'air sous nos yeux comme les différents plans d'une sculpture. Mais les actions qui s'y succèdent relèvent de la pure causalité. Le scénario de base de chaque plan est le schéma « action-réaction » fondateur de tout récit cinématographique classique.

Ce film nous parle autant de création cinématographique que de son sujet apparent : la préparation lente et minutieuse d'un spectacle. Dans ce processus de création, le cinéaste commencerait par penser des raccords entre deux ou trois plans, sans se soucier du scénario d'ensemble qui ne prendra forme que plus tard, une fois tournés tous les petits segments fortement structurés par le seul principe action-réaction. Ce processus de création a été celui d'un Mack Sennett, aux débuts du cinéma, tournant des gags impeccablement articulés avant de les agencer dans un scénario bricolé in extremis pour les faire tenir ensemble. C'est aussi le geste d'un Godard, dans les années 60, redécouvrant le plaisir de tourner librement des morceaux de film autonomes, sans souci de la syntaxe ni du liant, et de les agencer ensuite, au montage, musicalement, s'exonérant ainsi du poids initial de la narration d'ensemble. En cours de film, un très beau moment de montage tabulaire lorsque les trois bricoleurs agencent avec jubilation, et de façon totalement ludique et aléatoire, les petits papiers représentant chaque séquence. L'histoire, qui se monte alors pratiquement toute seule sous nos yeux, en quelques minutes, obéissant à la logique des matériaux longuement et patiemment travaillés, nous ne la

verrons jamais sous sa forme linéaire. C'est le processus de création qui est le sujet du film d'Antoine Page : il s'arrête quand le cheminement qui conduit à l'œuvre est fini. Le film et son objet sont intimement homothétiques, indissociables dans leur logique de création.

Cheminement est un film fascinant sur cette petite communauté paranoïaque, enfermée dans ce grand hangar sonore, totalement oublieuse du monde extérieur, entièrement concentrée sur l'agencement maniaque, d'une infinie patience, de quelques objets déchets, exclus de toute économie marchande, de toute valeur d'usage et d'échange normale. Ces adultes sont redevenus des enfants quelque peu autistes, silencieux, jouant avec le plus grand sérieux à refaire un monde miniature, un monde bricolé qui obéirait à leurs agencements fous et à leurs prévisions sages. On pense aux deux grands films de Jean-Pierre Gorin sur ces petites communautés autistes que sont les deux sœurs de *Poto et Cabengo* ou les anciens cheminots à la retraite qui se retrouvent chaque jour dans un hangar où ils ont reconstitué un jeu de train électrique géant pour continuer leur vie antérieure en vase clos.
Le cinéaste, enfermé pendant des semaines avec la petite communauté autiste, finit par leur ressembler, manipulant en silence ses objets à lui, la caméra et le micro. Il n'en est qu'une pièce de plus, partageant leurs jeux maniaques, leur régression, leur isolement, condition indispensable pour être parfaitement invisible et synchrone.
Quelques rares plans viennent de loin en loin nous rappeler qu'un autre monde, normal, existe dehors, que nous avions presque oublié. Un plan de zone commerciale filmé en hauteur à la tombée de la nuit, un plan de pigeons filmés à travers la verrière, une pluie diluvienne tambourinant sur le toit.

Cheminement est une œuvre plastique. Les trois agenceurs manipulent des formes, des couleurs, des matières mais c'est le film, dans sa durée, par son montage, qui en fait un vaste tableau, entre Miro et Paul Klee. C'est le geste du cinéaste qui en compose les fonds, les lumières, les rapports plastiques. Le décor, les objets et les figures deviennent un pur matériau du peintre cinéaste. Si c'était une sculpture, le film serait quelque chose comme un Tinguely déployé dans l'espace-temps.

Cheminement est inéluctablement un film burlesque : la relation des hommes aux choses du quotidien cesse d'aller de soi, ces trois-là se confrontent à des objets qui n'obéissent plus à leur

fonction utilitaire, à des trajectoires imprévues, à des rapports de causalité inédits, jamais expérimentés avant eux. Les objets se révoltent, les empilements s'effondrent, tout l'agencement habituel des choses et des hommes est à réinventer. Chaplin et Keaton avaient les mêmes problèmes, qu'ils finissaient souvent par résoudre avec le même entêtement et la même soudaine élégance. Les trois acteurs de ce film burlesque participent le plus souvent du mutisme et de l'impassibilité d'un Buster Keaton qui y reconnaitrait sans aucun doute au passage une version 2008 de sa *Maison démontable*.

Cheminement est un poème surréaliste, beau comme la rencontre d'un Christ miniature, d'un pèse lettre, d'une balle de tennis et d'une boite à musique pour bébé. La récupération initiale des matériaux du futur travail ressemble au geste d'un poète surréaliste qui commencerait par choisir les mots les plus impossibles à faire tenir dans une même phrase. De ces mots « trouvés à la ferraille » (comme Godard le disait de son film *Week end)* les trois agenceurs finiront par faire un long poème sans fin et sans ponctuation, en vers libre, qui sera énoncé à la fin du film lors de la « visite guidée » de la future performance.

On l'aura compris, *Cheminement* est beaucoup de films à la fois : une description minutieuse d'un travail ; un film en immersion sur l'autisme volontaire, un essai sur l'acte de création, un bel objet plastique, un film burlesque, un cadavre exquis surréaliste, mais surtout un beau film en soi.

Alain Bergala,